



The Rider

De Chloé Zhao

Avec Brady Jandreau, Tim Jandreau, Lily Jandreau, Leroy
Pourier...

Etats-Unis – 2018 – 1h45

Grand prix Festival du cinéma américain de Deauville 2017

Art Cinema Award à la Quinzaine des réalisateurs 2017

Mardi 22 mai 2018 20h00

Séance unique

**En partenariat avec l'Ami71 dans le
cadre du printemps du handicap**

The Rider, exercice au cheval-garçon ***Libération - 27 mars 2018***

Après *Les chansons que mes frères m'ont apprises*, Chloé Zhao peint la culture rodéo au prisme d'un jeune cow-boy indien. *The Rider* est une splendeur et une déception : c'est la vie, et tout compte fait, les deux valent le coup. Mais la manière qu'a le film de chercher toujours la déception dans la splendeur, et la splendeur dans la déception, voilà justement ce qui vaut le coup : d'être filmé, et d'être vu. *The Rider* est entièrement construit sur le rapport entre des photogénies évidentes, émouvantes, extrêmes : celle de son jeune acteur, Brady, qui joue son propre rôle, celle des autres personnages autour de lui sans exception, celle des paysages du Dakota du Sud où ils vivent, celle des chevaux qu'ils montent et qu'ils dressent, et bien sûr celle du rodéo, dans le milieu fermé duquel le film se passe. Le film repose aussi sur autre chose, qui résiste un peu au cinéma, qu'il lui faut prudemment conquérir pas à pas, pour peut-être le manquer en fin de compte.

Même si ce sont les photogénies qui gagnent, même si la séduction (sous sa forme privilégiée par le cinéma contemporain, la musique pléonastique et planante qui envahit tout, qui vient redoubler la fluidité du mouvement, répéter la douleur du drame, repasser la douceur du grain de la peau - que seul le son direct sait pourtant ici caresser vraiment) prendra finalement le pas sur la ruée et le cabrage du Dakota réel et beau, sioux et infilmable, qu'à cela ne tienne.

Film de cow-boys indiens, *The Rider* aime la contradiction et parvient à rester digne dans sa dépense : à rester, par un miracle qui tient à peu de chose, un film presque jusqu'au bout. La définition d'un film, ce pourrait être : quelque chose qui ne sera jamais un film, qui n'y arrivera pas ou qui abandonnera en route, car s'il y arrive, il est foutu : en gagnant, il perdrait tout, à commencer par la vie.

Un film est une déception, et s'il est aussi parfois une splendeur, c'est comme par un étrange accident de parcours, un bizarre retour de flamme jaillissant dans le conduit étroit, rectangulaire, d'une déception totale et programmée.

Tout ça pour dire que *The Rider* raconte l'histoire de Brady, jeune cow-boy indien lakota des réserves du Dakota du Sud, as montant du rodéo brutal et local, auquel une chute et un coup de sabot traumatiques interdisent formellement de remonter en selle, sous peine d'y rester ou de tout perdre, comme d'autres avant lui, qu'il aimait. Perdant d'un coup tout le sens de sa vie, Brady ne s'en cherche pas un autre, mais persévère, hésite, abandonne, existe. Renonce.

Il est splendide dans sa déception, et le film, on l'aura vu venir, fait le même parcours que son héros : creusant la déception amère au milieu de la splendeur générale des visages, des paysages, des cabrages, pour en ressortir brisé et grandi (c'est un western). En tout cas jusqu'au moment, on l'a vu, où les trajets se croisent et s'inversent, où le film semble lâcher Brady, qui devra s'en sortir tout seul, pour rester quand même un beau film, un beau drame tout baigné de lumière et de musique. C'est dommage, cette décevante splendeur finale, ce retour du cinéma par-dessus la vie qui d'un coup s'éloigne, mais le trajet valait le coup : ce Brady plein cadre, à cheval contre le ciel, on se souviendra qu'il est quelque part dans le Dakota réel et sioux.

Interview de Chloé Zhao par Abus de ciné www.abusdecine.com

Vous êtes d'origine chinoise et avez vécu aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. Vous qui n'êtes pas amérindienne d'origine, comment avez-vous fait pour capturer si parfaitement cette communauté ?

Chloe Zhao : Je pense que mon physique et mes origines m'ont aidée. Les gens là-bas me prenaient pour une amérindienne et je pense que cela doit être bizarre pour une famille de voir une chinoise débarquer demandant à filmer les enfants, la grand-mère, etc. Donc j'ai passé beaucoup de temps là-bas et je suis en fait revenue plusieurs fois afin qu'ils me prennent au sérieux et qu'une relation de confiance s'installe. En fait, beaucoup de média viennent filmer quelques jours la situation et ne reviennent jamais. Cela n'aide pas à changer l'image qu'ils ont de l'Amérique anglo-saxonne. Dans mon cas, ce n'est qu'après quatre ans qu'ils m'ont réellement fait confiance.

Pourquoi avoir réalisé votre premier film sur un tel sujet ?

Chloe Zhao : Certains cinéastes ont besoin de parler de ce qu'ils connaissent – en tous cas pour leurs premiers films. Pour ma part, je ne sais pas ce que je connais vraiment. Je suis partie de Chine très jeune et du coup, je ne sais pas vraiment à quelle partie du monde j'appartiens. Même New-York ne me correspond plus et je pense que je ne me sentirais jamais chez moi, nulle part. Ce qui m'a frappée avec cette communauté, ce qu'ils savent justement, exactement quelles sont leurs racines. Cet attachement à leur terre, moi qui viens d'une Chine communiste que j'ai quitté très jeune pour habiter à New-York, c'est quelque-chose qui m'est totalement inconnu. Ce film, c'est l'histoire d'un gamin qui ne sait s'il doit rester ou partir et je voulais explorer cet attachement à cette terre natale.

N'avez-vous pas été tentée de faire un documentaire avec un sujet pareil ?

Chloe Zhao : Depuis le début, ce film a toujours été pensé comme une fiction car il y avait déjà pas mal de documentaires faits sur cette réserve en particulier et ce n'était pas ce que je voulais faire. Je voulais construire une histoire autour de ce thème universel (le désir de s'en aller de sa terre natale malgré l'attachement). D'ailleurs, au départ, j'avais écrit le script comme une fiction mais après trois années à tenter de récolter des fonds, force était de constater que, la situation des amérindiens traitée de cette façon, avait beaucoup de mal à se faire financer. Donc j'ai dû réécrire le scénario dans un style plus proche du documentaire ce qui sous-entendait qu'il serait moins cher à produire.

Forest Whitaker vous a apparemment aidé à produire le film.

Chloe Zhao : Oui. Pendant le festival de Sundance, je suis allé dans un atelier avec le réalisateur de "Fruitvale Station" et puisque je n'arrivais pas à financer ce film depuis un certain nombre d'années, il m'a présenté à la société de Forest, Significant Production. Malheureusement, il était trop tard pour eux, pour investir dans le film. Il y avait un délai d'une année entière et je ne pouvais pas me le permettre car sinon certains jeunes que j'avais prévus dans mon film auraient dû être remplacés et je les voulais absolument. Donc, j'ai commencé le tournage avec les moyens récoltés jusque-là et lorsque j'ai envoyé un premier montage à Significant Production, les scènes tournées leur ont plu et ils ont décidés de financer la post-production et m'aider à lui offrir une sortie internationale.

Quels sont vos futurs projets et quels thèmes souhaitez-vous aborder au cours de votre carrière ?

Chloe Zhao : Je vais continuer à faire des films dans les terres reculées des Etats-Unis où les gens se battent pour préserver ce qu'il leur reste d'identité. J'adore ces parties de l'Amérique que les américains délaissent. Ce que j'aime, c'est capturer des traditions, des coutumes qui sont en train de disparaître. Mon prochain projet traite des pipelines acheminant le pétrole du Canada au Texas et l'histoire se concentrera sur une petite ville située entre le Dakota du Sud et le Nebraska. Il y a beaucoup de controverses à propos de ce pipeline, donc c'est intéressant.